

Gérard Muller

# L'Enfer au paradis

Société des Écrivains

Sur simple demande adressée à la Société des Écrivains,  
14, rue des Volontaires – 75015 Paris,  
vous recevrez gratuitement notre catalogue  
qui vous informera de nos dernières publications.

Texte intégral

© *Société des Écrivains, 2013*

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Christiane et Alain en toute amitié



*Je choisirai le paradis pour le climat  
et l'enfer pour la compagnie*

Mark Twain



# 1. Christine

Après un regard interrogatif à Joseph, je sors la relique, la déplie et découvre la fine écriture de papa qui m'envoie ces mots d'outre-tombe : *Ma chère Christine, lorsque tu liras ces lignes, le temps du passé sera ressuscité. Ton devoir va t'emmener sur l'île Sainte-Marie dans le cimetière des pirates. Tu y trouveras sur la tombe du forban « La Buse » l'épigraphe qui guidera tes pas. Ton père qui t'a toujours adoré.*

Le squelette désarticulé de mon père repose sur la table vernie dans son linceul poussiéreux et jauni par le temps. Je reconnais les fémurs, le bassin, la colonne vertébrale, les membres et le crâne. Joseph, le frère cadet de papa coordonne les festivités et saisit les os un à un pour les faire circuler de mains en mains autour de la table. L'ambiance est bruyante et joyeuse : le rhum frelaté a coulé à flots avant la cérémonie du retournement des morts. Mon père s'éteignit il y a exactement trois ans, le temps nécessaire pour que ses mânes soit prêtes au grand voyage vers le ciel. Avant cela, nous devons le palper, le sentir, le caresser pour s'imprégner de sa présence et de son âme avant son enterrement définitif. Lorsque Joseph me rappela le serment fait à papa et avertit que le temps avait fait son œuvre, mon premier réflexe fut de trouver un prétexte pour ne pas venir à sa Famadihana. Je ne pensais pas avoir le courage de manipuler les os de papa, de sentir l'odeur de la mort et de la pourriture sans m'évanouir,

mais j'avais fait la promesse d'y participer. Comme je suis la seule représentante du clan français, je suis venue pour son repos éternel démontrer les bonnes dispositions de la famille auprès des Dieux. Les angoisses et cauchemars à répétition ont habité les trois longs mois précédant mon voyage. Dans l'avion Roissy-Tananarive, je n'ai pas mangé une seule miette et n'ai pas dormi une seule seconde. Dans la voiture qui m'a transporté à Ranohira, son village natal, j'ai vomi toute la bile qui peuplait mon estomac. Accueillie comme une reine, comme la fille aînée du grand chef de gare, j'ai bu plus de rhum que je n'en ai ingurgité durant ma vie entière et la tête me tourne un peu.

Son fémur droit me tend la main. Quelques morceaux de tendons restent accrochés près de l'articulation de la hanche. Les charognards n'ont pas fini leur travail. Les résidus dégagent une odeur de viande boucanée qui n'est pas désagréable ; papa a toujours fait attention à porter une toilette impeccable en abusant d'eau de Cologne. Chaque permutation entraîne une psalmodie et une évocation d'un souvenir lié au défunt. Joseph nous brosse la haute lutte qui les a opposés pour la conquête d'une petite amie devenue depuis l'épouse du frère de papa qui écoute amoureusement mon oncle : le crâne déposé devant elle sur la table, la dulcinée sourit à l'anecdote des deux seules dents qui lui restent. Une de ses sœurs décrit à l'assistance le charme irrésistible de mon père qui rendait amoureuses toutes les filles du village. J'ai relaté un souvenir de vacances au bord de la Méditerranée : papa m'avait construit une magnifique voiture en sable, restée dans ma mémoire comme la plus belle automobile que je n'ai jamais possédée. Ma tante me passe le crâne et j'ai l'impression fugace qu'il m'observe. Je devine un sourire sur son visage décharné et j'entends sa voix inoubliable, douce, chaude et autoritaire à la fois. À la plus petite

remarque, il n'était pas question de négocier quoique ce soit ou de tergiverser une seconde : nous obtempérons immédiatement. Cette aisance assumée lui permet de gravir les échelons au sein de la SNCF : embauché en tant que manoeuvre il termina sa carrière avec la casquette de chef de la gare de Pamiers, la Sous-Préfecture de l'Ariège qui a accueilli mon adolescence et mes premiers émois. Une telle position ne pouvait qu'impressionner ses frères restés au pays : ils ont ainsi décoré le petit mausolée dans lequel nous allons le déposer pour l'éternité d'une magnifique locomotive, d'une gare bucolique et de rails poétiques.

Ma voisine me tend le péroné gauche. L'os présente une excroissance inattendue accompagnée de stries. Joseph interrogé sur l'origine de cette anomalie penche pour des stigmates laissés par une vilaine fracture contractée lors de son séjour à l'île Sainte-Marie alors qu'il avait dix-sept ans. Papa ne m'a jamais évoqué ce voyage et je m'en étonne auprès de son frère ; selon lui cette aventure a toujours fait partie de son jardin secret.

Je salue mon père de sa main gauche. L'auriculaire est orné d'une bague imposante en argent ; elle tintinnabule sur les os de ses doigts. Je me souviens maintenant avoir décidé de ne pas lui ôter le bijou lors de la première cérémonie d'enterrement, ne pouvant pas l'enlever, même après deux jours de chambre mortuaire et le voyage en avion à Madagascar. Joseph me demande de conserver la bague, respectant ainsi ses dernières volontés. L'anneau revient à l'aîné qui le transmet à son tour à son premier enfant. Son poids me surprend : de l'argent massif. J'essaie de décrypter le sceau sculpté sur sa partie supérieure, usé par le temps. Sous la gravure une sorte de fente annonce peut-être un clip. Après quelques manipulations aléatoires, la fissure s'agrandit pour

laisser apparaître une petite cavité qui renferme un papier soigneusement plié. Je reste perplexe devant ce message de l'au-delà sans comprendre le ton mystérieux et sibyllin du texte : mon père, plutôt direct, allait droit au but sans fioritures et n'avait pas l'habitude de s'encombrer de périphrases. Il ne reste plus qu'un seul pied et quelques côtes dépareillées à faire circuler. Ma cousine entame un chant solennel et léger à la fois dont le refrain est repris par toute l'assistance. Je l'accompagne en chantonnant la musique sans comprendre un mot ses paroles. J'ai toujours adoré chanter : membre actif épanoui de la chorale de Ramonville, la cité où nous vivons avec Antoine, mon mari, dans la banlieue huppée de Toulouse. Le chant transforme l'atmosphère qui devient plus recueillie, le brouhaha ambiant laisse la place à une lente mélodie pleine d'harmonie. Le dernier orteil revient dans les mains de Joseph qui replace les os un à un dans un linceul neuf d'une immaculée blancheur. Le maître de cérémonie saisit alors une bouteille de rhum trouble et jaunâtre de sa fabrication artisanale, en remplit le bouchon et bénit le squelette recomposé tant bien que mal. La bouteille circule et chacun boit une rasade en psalmodiant une phrase que je ne comprends pas mais répète à mon tour. Joseph ferme le tissu comme on plie un drap ; aidé par ses frères et ses cousins, il dépose le corps sur une planche de bois vermoulue. Les quatre croque-morts d'occasion soulèvent le cercueil improvisé et le placent sur leurs épaules. La procession se met en marche et nous partons ainsi vers le cimetière qui abrite le mausolée ferroviaire. Je marche aux côtés de Catherine, ma tante, sœur unique de papa. Elle me tient la main et me soutient de son bras en récitant des prières. Le cortège s'étire tout le long du chemin, tout le village est présent pour se délecter du zébu qui sera sacrifié après la cérémonie. Les hommes sont endimanchés, ils arborent vestes usées, cravates

bariolées et chapeau malgache traditionnel, sorte de petit panama. Les femmes portent longues jupes de mousseline, chemisiers brodés et coiffes des grands jours élaborées à partir de restes de tissu madras. Nous arrivons au mausolée où mon père va rejoindre ses ancêtres (alors que maman est enterrée à Pamiers au cimetière municipal). Un orchestre apparut spontanément pour accompagner le dernier rite : tourner sept fois autour du mausolée en compagnie du squelette en chantant et en dansant au son de la *hira-gazy*, musique traditionnelle de circonstance. Le linceul passe de mains en mains au-dessus de nos têtes. Joseph ouvre alors la porte du caveau à l'intérieur duquel un grand trou nous accueille. Le cercueil improvisé y est descendu à l'aide d'une corde et chacun jette une poignée de terre sur le drap ainsi souillé. Le prêtre de la région récite la prière d'usage et Joseph prononce quelques mots. Je verse une larme, la même que celle déjà versée lors de sa première mise en bière en France, avant que son corps ne rejoigne son village natal. À la sortie du mausolée, je me prends à imaginer une vraie motrice arborant les mêmes couleurs que la locomotive bariolée pour propulser l'âme de papa sur les rails de l'au-delà.

La foule revient joyeuse vers le village le devoir accompli et le grand chef de gare s'en va sereinement rejoindre ses ancêtres. La fumée du zébu rôti monte droit vers le ciel et l'odeur de viande grillée donne faim à tout le monde. La fête va battre son plein ce soir et je me sens à l'unisson de ce peuple dans lequel je retrouve mes racines.



## 2. Christine

J'ai quatorze ans. L'odeur du curry nous accueille dès la porte franchie. La maison est claire, fraîche et agréable dans cette matinée de printemps pour le traditionnel déjeuner du dimanche. Maman a mis une belle nappe blanche animée de petits personnages colorés qui jouent des scènes champêtres. Notre plus beau service nous attend, celui de la liste de mariage méticuleusement sélectionnée aux Nouvelles Galeries par nos parents. Les verres en cristal nous envoient des clins d'œil, reflets du soleil qui illuminent la pièce, et les assiettes en porcelaine se réjouissent par avance d'accueillir leurs mets favoris. Une petite serviette blanche brodée avec les mêmes personnages s'est installée à droite des couverts de chacun.

Nous revenons de la messe, mes trois sœurs, papa, maman et moi-même. Mon père arbore son costume du dimanche, celui qu'il porte aux mariages et aux enterrements. Maman promène un potager sur son chapeau, revêtue d'une jupe plissée rouge grenat et d'un chemisier blanc immaculé qui fait ressortir le mordoré de ses bras nus et le satiné de son collier de corail déposé sur son cou délicat. Elle est resplendissante, tous les hommes l'admirent au bras d'un mari très fier de se promener en sa compagnie. Les quatre sœurs sont habillées comme des jumelles : escarpins en vernis noir, chaussettes blanches, jupe plissée bleue marine et bustier blanc et strict. La seule fantaisie que nous nous autorisons habite nos coiffures mises en valeur par de petits rubans multicolores.

Françoise, la cadette, a semé quelques fleurs sauvages dans ses cheveux frisés.

À l'église, nous sommes comme d'habitude assises à la deuxième rangée, sauf maman qui chante avec le chœur, debout à la droite de l'autel. Elle anime la chorale paroissiale de sa voix cristalline et de son autorité souriante. Leur chant engendre un divin frisson et nous essayons de les accompagner doucement, de peur qu'une fausse note ne vienne troubler l'harmonie ambiante. La messe ainsi accompagnée se métamorphose en un petit miracle et Dieu s'en réjouit sûrement. Monsieur le curé partage le bonheur ambiant et ses sermons sont généralement aimables, sans aucune évocation de l'enfer – qui doit se situer très loin de Pamiers – où nous coulons une douce et généreuse enfance.

Patrick s'est encore assis derrière moi à la messe : cette exposition devient gênante, tout le monde est persuadé qu'il est mon petit ami. Il ne rate jamais une occasion de s'afficher près de moi et de me parler à la sortie devant tous les fidèles. Ma sœur Catherine se moque de moi, elle nous prétend amoureux et je m'en défends très maladroitement. Lorsqu'il me sourit, ses deux petites fossettes irrésistibles me font perdre la tête. Dimanche dernier, il m'a pris la main en sortant de l'église, profitant de la cohue pour se serrer contre mon corps. J'ai ressenti une émotion inconnue jusque-là et me suis sentie rougir de plaisir et d'étonnement. Heureusement ma peau ambrée a caché la braise et personne n'a pu déceler cet émoi. J'ai réécrit mille fois une lettre sans parvenir à trouver mes mots, tant mes pensées sont confuses et contradictoires. J'ai tenté la forme poétique qui autorise plus d'ambiguïté, sans succès non plus. J'ai décidé malgré ma timidité d'accepter l'invitation qu'il m'a transmise ce matin, par missel interposé ; il va fêter son anniversaire chez lui mercredi prochain par une boum et je n'ai jamais participé à un tel

événement, même si mes copines m'en ont décrit le scénario. À quatorze ans, il serait temps que j'assume ma situation de jeune fille moderne, mais comment le dire et le faire accepter à papa ?

Nous nous asseyons de concert autour de la table, chacun à sa place réservée. Papa récite la prière traditionnelle en y ajoutant une petite touche personnelle, différente à chaque fois. Nous baissons la tête d'un même élan et fermons les yeux. J'aime sa voix qui doit être entendue de Dieu tant elle est chaude et convaincante ; après un amen bienvenu nous entamons les nourritures terrestres. Maman apporte la salade de mangues vertes, en souvenir de la Grande île ; son frère lui a envoyé un colis rempli de ces fruits au goût légèrement acide et au noyau imposant. Papa ouvre la bouteille du vin dominical qu'il va partager avec son épouse, seule entrave à leurs vies d'ascètes. Je sers l'eau à chacun et fais passer le pain qui diffuse son odeur de farine fraîche. La conversation démarre avec l'événement de la semaine : Monsieur le Préfet de l'Ariège vient visiter ses ouailles mercredi prochain. Il arrivera dans notre chère ville en train ; aussi notre chef de gare doit s'assurer que tout soit organisé en conséquence, avec une station décorée de la plus républicaine des manières, drapeaux représentant la croix occitane, banderoles aux armoiries du département et tapis rouge immaculé sur lequel notre père accueillera le grand homme. Monsieur le Sous-Préfet a assisté à la messe ce matin et honoré papa en s'adressant à lui devant toute la ville à la sortie du culte ; il voulait connaître les détails ferroviaires de la visite et, aux dires de notre père, il est parti complètement rassuré. J'ai profité de l'euphorie ambiante pour demander l'autorisation de participer à la boum de Patrick ; il me l'a donnée aussitôt avec un grand sourire et les recommandations d'usage. Patrick est le fils du chef de cabinet du Sous-Préfet, aussi il serait mal venu de le mettre dans de mauvaises dispositions.